

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

BUREAU  
A LA  
CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue de la Préfecture, 3  
LYON  
Écrire franco.

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT  
POUR LYON

Six mois. . . . . 6 f. » c.  
Trois mois. . . . . 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

## THÉÂTRES DE LYON.

Lyon, le 18 Mai 1861.

I

Il y aurait un livre assez curieux à faire sur la profession du comédien au XIX<sup>e</sup> siècle. Un acteur n'est plus aujourd'hui ce qu'il était il y a deux ou trois cents ans, c'est-à-dire un *paria* relégué au ban de la société, honni, méprisé, privé en quelque sorte d'état civil ; l'Église dans sa tolérante mansuétude ne le condamne plus d'avance à la géhenne, aux feux éternels, lui refusant, au moment suprême, les consolations de la prière et le repos en terre sainte. Les comédiens marchent dans la vie ordinaire les égaux de leurs concitoyens ; ils sont électeurs, jurés, pères de famille ; la garde nationale les admet dans ses rangs, ils peuvent, ainsi que tant d'autres, arriver à la fortune, aux honneurs, et comme les héros de Ténence, ils ont le droit de dire : *Homo sum et nihil humani à me alienum puto*. — Mais dès qu'ils paraissent en scène cette prétendue égalité s'évanouit.

L'industriel, le commerçant, le médecin, tous ceux en un mot qui ne vivent dans l'exercice de leur art ou de leur métier que par la confiance du public, n'ont pas à craindre si les produits

qu'ils soumettent à son appréciation sont jugés défectueux, d'autres peines que la perte de leur temps et de leur clientèle. Seul, le comédien doit répondre de sa personne, et si ses juges ne lui accordent pas un bill d'immunité, c'est l'aigre bruit du sifflet qui lui signifiera l'arrêt de la foule.

Vraiment, notre siècle, qui se pique de progrès en toutes choses, devrait être renvoyé à l'école pour y étudier encore et trouver un moyen plus décent de manifester son opinion. — Le poète que les gens à tête outrageusement chauve continuent à appeler *Législateur du Parnasse*, Boileau, a commis le fameux vers à propos des sifflets :

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

Le joli droit du seigneur public ! Les comédiens devraient être tentés d'élever à Boileau un temple et des statues !

Le sifflet, quoi qu'on dise, et bien qu'il ne s'attaque qu'à l'artiste, est humiliant pour l'homme ; il a quelque chose de barbare et de brutal ; un homme bien élevé y répugne d'ordinaire et laisse cet exercice sauvage à ceux que leur éducation rend moins délicats. — Cependant il est bon que le public puisse, dans l'intérêt de ses plaisirs futurs, manifester son opinion, et puisque

les différents procédés qu'on a essayé d'employer, tels que le scrutin, le vote par assis et lever, par commission, ont été reconnus plus dangereux qu'utiles, il faut bien maintenir l'usage des sifflets. Ce mode d'improbation, par son énergie même, offre peut-être un avantage. Être sifflé, c'est presque une humiliation pour l'artiste ; il fera donc tous ses efforts, appellera à son aide toutes les ressources de son talent pour y échapper. Siffler est un acte qui demande une certaine résolution et témoigne de la part du spectateur une ardeur réfléchie pour les choses du théâtre. — Sifflez donc ou applaudissez, suivant votre idée, mais il y a temps pour tout, et nous croyons qu'il serait de bon goût d'attendre qu'un acteur ait donné sa mesure, que son troisième début se soit effectué. Qui ne sait quelle est l'émotion naturelle, puissante, indéfinissable dont un homme doit être saisi quand il paraît pour la première fois devant un public nouveau, et qui a dû conserver sinon de l'affection, du moins un bon souvenir pour l'artiste que le débutant vient remplacer. Si, dès l'abord, vous vous montrez hostile, intimidé, découragé, il ne sera plus maître de lui-même et ne pourra lutter à armes égales.

Enfin, nous désirerions que, par un motif de convenance facile à justifier, on attendit que la

## FEUILLETON.

### APRÈS L'ORAGE.

Louise de Ferney était au piano ; mais cette attitude, habituellement l'indice d'une situation d'esprit calme au rêveuse, n'avait rien de pacifique. Louise ne levait pas des yeux allanguis vers le ciel ; sa physionomie ne s'animait pas de cette bonne humeur qui cherche dans la gamme un moyen d'expansion. Elle semblait plutôt sonner la charge sur le meuble d'Erard qu'elle tourmentait, ou exécuter une attaque de nerfs avec variations. C'est qu'il y avait là un commencement de campagne conjugale dont sa crépitante exécution était la fanfare.

Du reste, cette martiale attitude était comman-

dée par la présence de l'ennemi. L'ennemi était le mari, qui, le front plissé, la bouche pincée et l'air profondément impatient, battait le parquet d'une mesure qui pouvait parfaitement cadrer avec la musique sans nom qui mugissait dans les flancs du piano. Un imperceptible sifflement flottait entre les dents du mari ; c'était la plus haute expression de sa mauvaise humeur.

Cependant, ils étaient charmants tous les deux. Louise était une femme séduisante dans toute l'acception du mot, brune et blanche ; les yeux longs, la bouche petite, le nez fin, et tout cela, encadré dans de belles lignes ovales, était couronné d'une ondée de cheveux noirs, fins et à reflets comme la soie. Sa taille était petite, mais svelte, sans avoir cette immobilité anguleuse que dénonce la maigreur. Un pied de Cendrillon, une main d'enfant complétaient cet ensemble.

Henri de Ferney, le mari, était un blond à la

façon dont sa femme était brune. Il avait les yeux noirs et les cheveux cendrés, l'air distingué et intelligent ; c'était une nature fière et généreuse, dévouée, mais impatiente, et par-dessus, il avait été fort mal élevé pour un mari, qui a souvent besoin de longanimité et de complaisance. Il faut dire que le directeur de la jeunesse d'Henri avait été le chef d'escadron Norbert, son oncle, qui, de bonne heure, chargé des fonctions de *mère de famille* et d'instituteur, avait remplacé sa sœur et son beau-frère, morts en 1832 de l'épidémie cholérique. Henri avait sept ans quand ce malheur lui arriva. De la maison paternelle il passa dans celle de son oncle, qui venait d'obtenir sa retraite. Cet oncle était un militaire de la vieille école, un de ces débris déjà rares de l'époque impériale, apportant dans leurs habitudes privées les traditions du régiment. Commander et obéir, tel était le code du chef d'escadron, et en

pièce fut terminée, le rideau baissé, pour se livrer à un usage immodéré de la clé forcée.

On nous pardonnera cette digression que les débuts de la nouvelle troupe des Célestins rendent opportune.

Les débuts présentent cette année plus de difficulté que d'habitude. A peu d'exceptions près, le personnel est entièrement renouvelé ; or, nul ne voulant affronter l'aréopage dans un rôle où les succès du passé ne lui répondraient pas de ceux de l'avenir, on comprend qu'il n'y ait pas encore d'épreuves définitives. — M. D'HERBLAY a effectué deux débuts et son admission ne semble pas douteuse ; il en est de même pour MM. SALINÉ, DUTASTA et RAYNALD, et pour M<sup>mes</sup> SALINÉ et ROMANVILLE. M<sup>lle</sup> Irma AUMONT, engagée pour remplacer dans le drame M<sup>lle</sup> Ravier, nous a paru de tous points supérieure à sa devancière, et si elle parvenait à dominer ou contenir l'émotion qui se révèle en elle, le troisième début qui lui reste à faire ne serait qu'une formalité. Quant à M<sup>lle</sup> DERIEUX, elle nous semble appelée à un succès sans précédent.

La semaine a été orageuse, fatale même pour des artistes faisant partie de l'ancien personnel, et qui pouvaient croire que le public respecterait en eux les faits accomplis. M. LAVIGNE s'est retiré devant la manifestation dont il était l'objet, et le régisseur a dû venir à plusieurs reprises commenter le prospectus affiché dernièrement, et montrer au public que M. LATY n'avait pas d'autre mission, que celle de remplir les grands troisièmes rôles jeunes. — Nous devons faire observer pourtant que cette explosion soudaine nous a surpris après le consentement tacite, donné par ce même public pendant l'année dernière aux excursions faites par M. LATY dans le

établissant de l'homme à la femme le degré hiérarchique qui existe entre le maréchal des logis et le soldat, il croyait avoir réalisé une théorie parfaitement juste, se définissant elle-même, comprenant la familiarité affectueuse, l'obéissance et l'autorité.

C'est là-dessus que le neveu avait dû se faire un patron pour jouer le rôle de mari. Mais comme il avait l'esprit rempli de délicats instincts, Henri n'avait abusé ni de sa liberté pour vivre en jeune homme, ni des conseils de son oncle. Il avait, avec l'imagination d'un jeune homme de 24 ans, fait subir de nombreux correctifs à la méthode d'appréciation propre à M. Norbert. Cependant il n'avait pu se défendre d'en conserver quelques idées modifiées de l'absolutisme à la liberté, de la liberté à prévenance. Toutefois il avait gardé intactes la volonté et la persistance quand il croyait être dans le juste et dans le vrai.

domaine des jeunes premiers. — On eût dit, à voir l'empêchement de la foule, que c'était là une question personnelle, et personne ne se serait douté que le Lyonnais, d'ordinaire si calme, pût receler autant de passion pour l'art dramatique. — Ah ! si l'on acceptait comme vrais tous les *cancans* et tous les commérages de couloirs et de foyer !... M. Laty restera donc dans l'emploi qu'il a tenu jusqu'à présent si brillamment ; seulement, et comme tous les artistes de l'ancien personnel, il fera sa rentrée.

Les débuts des Célestins nous ayant mené beaucoup plus loin que nous ne le pensions et l'imprimeur nous pressant, nous prions les artistes de la Porte-St-Martin de vouloir bien nous pardonner notre silence à leur égard et d'attendre jusqu'à dimanche prochain. Ce ne sera pas trop de la semaine entière pour tresser toutes les couronnes, monter les bouquets qu'ils méritent.

Ch. MAURIS.

## PALAIS DE L'ALCAZAR.

### Cirque Rancy.

Dans notre dernier numéro, nous disions que les dernières représentations auraient un attrait tout exceptionnel, et nous ne nous trompions pas. Mardi dernier, nous avons la première représentation de la troupe arabe. et aujourd'hui c'est M<sup>lle</sup> Ramond, *la femme au canon*, qui fait sa première apparition. — Notre public ne peut faire moins que de remercier, par sa présence et ses applaudissements, M. Rancy des sacrifices qu'il s'impose pour laisser un agréable souvenir des représentations qu'il nous a offertes pendant son troisième séjour à Lyon.

Or, c'était précisément ces deux facultés, d'assez belle venue chez Louise de Ferney, que sa mère, M<sup>me</sup> Duhamel, avait développées toute sa vie. M. Duhamel avait été, au point de vue du commandement, le *muet* de son propre ménage. Nature facile et débonnaire, ce mari était une sorte de végétal scientifique ne s'occupant que du sanscrit et du chinois, et qui, pourvu qu'on le laissât exclusivement à l'étude des parchemins asiatiques, et dans le commerce des dynasties qui ont régné sur le fleuve Jaune, s'accommodait de tout. Ce ponsif conjugal avait forcé M<sup>me</sup> Duhamel à prendre la direction du ménage, celle des affaires, en un mot, à conduire complètement la fortune de la communauté. L'habitude de l'autorité est un enseignement plus puissant que celui des paroles. Aussi Louise avait-elle tout simplement adopté, sans même y songer, les idées qu'elle voyait mettre en pratique. On peut s'expliquer ai-

## CAUSERIE PARISIENNE.

Samedi. — *L'Éléphant du Roi de Siam* émerveille les Parisiens. Jamais, en effet, on n'avait vu un éléphant ni plus docile, ni mieux dressé ; il mange, il joue de l'orgue et de la flûte, il s'évente avec une miniature d'éventail, et, galant animal, il offre des bouquets aux dames, le tout pour le plus grand ébaubissement de la gent parisienne. De la pièce et des acteurs, nous ne pouvons rien dire ; la pièce a le malheur de rouler sur un sujet peu intéressant, et le Cirque a conservé ses meilleurs artistes pour des rôles plus importants, Lebel et William sont deux joyeuses figures ; Couget est un bien pâle héros de drame. Les costumes et les décors sont fort beaux, Costumes, décors, où en sommes-nous donc arrivés, mon Dieu ! pour que l'on regarde ces accessoires comme les trois quarts du succès d'un drame !

Ce dont je veux vous parler, c'est de la reprise au même théâtre, au théâtre du Cirque, du *Gamin de Paris*, cette immortelle création de Bouffé.

*Le Gamin de Paris* est une pièce éminemment fautive comme donnée ; œuvre essentiellement populaire, elle amène le peuple contre les hautes classes de la société, elle est invraisemblable. Jouée aux Variétés à plusieurs reprises, cette pièce avait eu un immense succès à cause de Bouffé, qui remplissait le rôle du gamin. Bouffé était inimitable avec un bonnet de papier sur la tête, une blouse et un paquet de copie à la main ; jouée au Cirque impérial par Colbrun, elle excite la frénésie populaire, et ce ne sont plus des bravos qui couvrent la

sémen comment la discussion ouverte par paroles dans le jeune ménage avait pris le tournure d'une querelle. Ce n'était pas la première ; c'était la centième sur le terrain du commandement et de la résistance, sans compter les escarmouches quotidiennes. C'était donc comme une sorte de charge qu'exécutait la jeune pianiste. Henri, auditeur irrité, fit un retour sur lui-même, et rompant avec son idée fixe, avança dans le chemin des concessions ; il lui en coûtait, mais il aimait vivement sa femme, si parfois il en maudissait les idées. Dérivant son front, décroisant ses bras, il s'avança sur la pointe du pied vers l'exécutante emportée dans une gamme dont on ne pouvait prévoir la fin.

AMÉDÉE ACFAUVRE.

(La suite au prochain numéro.)

voix des acteurs, ce sont de véritables ovations. Colbrun, mieux que tout autre, pouvait encore tailler un succès dans le plus grand succès d'un acteur vivant; Colbrun est petit et a le rire sympathique; il est vif, entraînant; il nous a donné une troisième personnification de la jeunesse parisienne si populaire cependant par Fanfan Déjazet et par Joseph Bouffé. Nous ne féliciterons pas M<sup>lle</sup> Esclosas de son nouveau rôle; c'est une insignifiante jeune première, sans jeu et sans physionomie, que le Cirque s'empresse de remplacer au plutôt. L'administration remonte avec diligence le *Cheval de bronze*. M. Hostein est un très-habile directeur qui connaît l'art si difficile de captiver son public.

Jeudi dernier, nous assistions à une soirée donnée par les officiers de la garde de Paris, et une fois de plus nous avons pu nous convaincre de la charmante cordialité avec laquelle MM. de l'armée traitent leurs hôtes; un sans gêne de bon goût est mis à l'ordre du jour. Notre vieil esprit gaulois grisait toutes les têtes; un théâtre avait été dressé dans le grand salon du Louvre, et sur ce théâtre il nous a été donné d'entendre M<sup>lle</sup> Eugénie Robert, une *prima dona* de demain. Si M<sup>lle</sup> Eugénie Robert n'est pas précisément belle, elle est jolie, elle a pour elle la grâce et le talent; sa voix est fraîche et juste, très-juste, sans pour cela manquer d'ampleur. Quelques morceaux du *Pré aux Clercs* nous ont prouvé que bientôt ce ne seront plus les soirées qui occuperont M<sup>lle</sup> Eugénie Robert, mais bien le Théâtre-Lyrique ou l'Opéra-Comique. Espérons néanmoins que cette soirée n'est que le prélude de beaucoup d'autres; les bonnes choses ne sauraient se renouveler trop souvent.

**Dimanche.** — *Les Jarretières d'un Huissier* brûlent les planches du Palais-Royal et tombent sous les sifflets d'un vrai public, d'un public payant. Pauvres jarretières! Pauvres auteurs!

**Lundi.** — L'Opéra-Comique donne la première représentation de *Salvator Rosa*, trois actes de M. Duprato, trois actes que je veux voir deux ou trois fois encore pour vous en parler. La musique en est fort savamment écrite, dit-on. Les dires sont si trompeurs quelquefois.

**Mardi.** — Il se passe un bien terrible mystère rue Rousselet, n° 4. Il y a d'abord un monsieur Duplantoir qui n'est pas monsieur Duplantoir, puis une dame qui ne s'appelle ni madame Duplantoir ni mademoiselle, qui n'est pas échappée de Breda-Street et qui cependant n'est peut-être pas la nièce dudit sieur Dupl... (je me répète), puis un domestique qui joue du violon, puis une

chambre dont les portes sont closes, dont les fenêtres sont closes, où personne n'entre jamais, excepté M. Duplantoir, et où il s'enferme deux heures trois fois par jour.

Quel mystère!

Quel mystère!

se dit Laffurette, un voisin très-curieux qui passe sa vie à scruter la vie de ses voisins, qui s'est fait maintenir sur les cadres de la garde nationale pour être au courant des cancans du corps-de-garde.

Tout mystère suppose une action occulte; toute action occulte n'est pas toujours irrépréhensible; donc, tout mystère est un crime, se dit Laffurette. Des suppositions ne peuvent arrêter la curiosité de cet argus; il se présente pour éclaircir la chose, et il est refusé; il se présente une seconde fois, et il est jeté à la porte; il s'introduit une troisième fois, et cette fois-ci il se trouve en face d'un monsieur qui est le professeur de violon de sa femme.

Quel mystère!

Quel mystère!

Tout se débrouille enfin; M<sup>lle</sup> Agathe Juchereau a fui le ménage conjugal avec son oncle, parce qu'elle a trouvé une lettre signée *Louise* dans les poches de son mari.

Pour se soustraire aux poursuites de ce dernier, les deux fugitifs se sont venus installer avec mystère dans cette maison de la rue Rousselet. Le mari les retrouve enfin, et c'est ce mari qui, sous prétexte de violon, faisait avant son mariage la cour à Louise, la femme de Laffurette.

Le mystère s'éclaircit beaucoup trop pour Laffurette; il comprend pourquoi sa femme ne voulait pas prendre ses leçons devant lui; il revient armé d'un violon et d'un pistolet. « Jouez, dit-il à Léon, jouez, Monsieur, ou je vous brûle la cervelle. » Mais Léon ne sait pas jouer, et il serait perdu si son domestique, caché dans une armoire, ne tirait d'un second violon des sons qui pourraient être plus harmonieux. Laffurette, calme enfin, demande pourquoi la chambre est close, c'est là qu'est sans doute la victime, le nœud du mystère.

La chambre close est ouverte, et... on y trouve deux cents livres de raisins que l'infortuné Juchereau, dit Duplantoir, est forcé de manger par ordonnance du médecin.

Après la pluie, le beau temps, après tous ces éclaircissements, Laffurette retourne à son observatoire et à son corps-de-garde, Juchereau à Fontainebleau et à ses raisins, Agathe à son mari et à son ménage, comprenant enfin que les

infidélités du passé sont un sûr garant du présent et de l'avenir.

Laffurette, c'est Numa, le comédien toujours gai, toujours jeune, jouant son rôle les mains dans ses poches, chantant le couplet à ravir; c'est le rire fait homme.

Duplantoir, c'est Parade, un artiste bien consciencieux, un grand acteur.

Agathe, c'est M<sup>lle</sup> Germa, la gracieuse débutante d'il y a tantôt quinze jours, la comédienne qui tient tant déjà et qui promet tant encore, celle qui de deux rôles s'est fait deux succès.

*Le Mystère de la rue Rousselet*, c'est une comédie mêlée de couplets et de flonflons, une boutade sans façon qui nous amuse cent fois mieux que toutes les revues et toutes les exhibitions qu'étaient complaisamment les théâtres de genre.

J'ai vu hier certain portrait qui représentait l'héroïne de la dernière pièce de Charles Hugo, M<sup>lle</sup> Germa. La spirituelle actrice avait écrit au-dessous: *je vous aime*, l'avait signé et l'avait adressé à l'un de nos plus aimables secrétaires de théâtre de Paris, mais aussi le plus volage. Est-ce un épigramme, Madame?

MAXIME D'ANBLÉRIEUX.

## UN ROMAN DE DEUX HEURES.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

J'avais trop entendu parler de la galanterie française pour ne pas être curieux de la juger de plus près. Profitant de l'occasion, je m'approchai de ces dames. Ce que je leur dis, aujourd'hui je l'ignore. Je n'y étais pas préparé, je vous le jure. D'ailleurs, à ma première parole, et comme si elle en eût compris suffisamment le motif, l'une d'elles m'interrompit d'une voix un peu brusque, mais émue:

— Qui êtes-vous, monsieur?

— Un homme égaré, répliquai-je, et qui cherche un guide.

— Ce n'est pas cela que je vous demande, me dit la même voix brève, accompagnée d'un regard flamboyant à travers le masque, et paraissant m'examiner avec une attention scrupuleuse.

— Votre nom?

La question me parut singulière; mais elle pouvait n'être qu'originale, et je répondis:

— Comte de B...

— Comte de B...? répéta la dame comme en s'interrogeant elle-même; je ne vous connais pas!

— Si c'est un regret, je le partage, ripostai-je avec le quasi-fatuité d'un homme qui ne veut pas être pris pour un sot. Mais arrivé à Paris ce matin même, je le quitte demain, et j'y viens pour la première fois.

— Vous êtes de la province ? me fut-il répondu d'une voix un peu dédaigneuse.

— Pour cela, je m'en défends.

— Vous êtes étranger ? reprit vivement mon inconnue.

— Je l'avoue, et c'est peut-être mon seul mérite, répliquai-je en souriant.

— C'est vrai, me dit-elle. Vous paraissez avoir de l'esprit. Avez-vous aussi de la discrétion ?

— J'ai par habitude même celle qu'on ne me demande pas.

— Puis-je compter sur votre honneur, quoi que vous voyiez, quoi que j'exige, et... quoi que je vous permette ?

— Daignez seulement m'accorder l'occasion de vous le prouver.

— C'est bien ! reprit la dame d'un ton de résolution méditée. Puisque rien ne vous retient ici, offrez-moi votre bras ; je l'accepte. — Dépêchons-nous ; venez.....

A ce mot, et sans me donner le temps de répondre, elle s'empara de mon bras, y appuya sa main, et m'entraîna rapidement par l'escalier, en proie à une agitation dont j'ignorais la cause, mais dont je n'osais me croire uniquement l'objet.

Était-ce complaisance d'une séduction que je regrettais presque de trouver si facile ; était-ce seulement de l'à-propos ?

Quoi qu'il en fût, j'avais eu le temps de consigner à mon profit trois remarques qui me paraissaient aussi justes que favorables.

D'abord, malgré son altération involontaire, la voix que j'avais entendue était délicieuse et jeune, ce qui était déjà une garantie pour l'âge de celle à qui elle appartenait. — Puis la main qui s'appuyait sur mon bras, et qu'on ne cherchait pas à me cacher, était d'une exiguité admirable. Le pied semblait plus petit encore ; je l'avais vu ; et les bonds impatients du corps qui m'entraînait trahissaient, dans leur fougue, une taille souple et ardente. — Enfin, son hésitation à mon égard, lorsque je lui eus dit mon nom, qu'elle s'étonnait de ne pas connaître, devait indiquer qu'elle appartenait à un monde dont elle avait pu me croire aussi.

Ces observations recueillies, je me confiai au hasard, et me laissai enlever.

Sous le péristyle du théâtre, sa compagne qui nous suivait fit avancer une voiture, dans laquelle nous montâmes. Puis, sur un ordre donné à voix basse, le cocher regrimpa sur son siège, et nous emmena au galop.

Deux ou trois fois, durant le trajet, je voulus faire preuve au moins de cet esprit auquel on paraissait accorder tant de confiance. Mais à chaque tentative de ma part, ma fière Ariane m'avait imposé le silence par un « Taisez-vous ! » prononcé avec une telle aisance de despotisme, qu'il pouvait aussi bien trahir l'indifférence la plus complète à l'égard de ce que je voulais dire que l'habitude charmante de commander.

Au bout d'un quart d'heure, notre fiacre, — car ce n'était qu'un fiacre, — nous descendit devant une petite porte, dans une rue mal éclairée et déserte ; puis la servante de la dame, — personnage muet, auquel, dans ma pensée, je n'accordais plus que le rang de soubrette, — tira une clé de sa poche, ouvrit cette porte qu'elle referma derrière nous, nous fit traverser un jardin, et enfin nous guidant par un escalier dérobé, nous introduisit dans une pièce à air chaud et ambré, releva les lampes qui brûlaient sourdement sur la cheminée, et — disparut en nous laissant seuls.

Rendu à la surprise comme un aveugle à la lumière, je me trouvai au milieu d'un véritable *boudoir* parisien.

Lorsque je tournai la tête pour chercher celle qui m'y avait amené, je l'aperçus elle-même, immobile devant moi, ayant oté son masque, et me regardant avec une impassibilité provoquante, qui semblait dire : « Comment me trouvez-vous ? »

Oh ! Je vous le jure, et il m'en souvient bien, c'était quelque chose de magnifiquement beau et de ravissant à la fois que le visage de cette femme.

GEORGES BISSE.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,  
Rue Mercière, 92.

# LE PIED DE MOUTON

Grande féerie-revue-ballet en 21 tableaux, imitée de MARTAINVILLE,  
Par MM. COGNARD FRÈRES et HECTOR CRÉMIEX.

## DISTRIBUTION GÉNÉRALE DE LA PIÈCE

MM. LAURENT, Lazarille.  
POIRIER, Nigaudinos.  
JOSSE, don Lopez.  
JOHN BLICK, le Notaire sur la glace.  
Mlle FRAISSE, la Fée des Soucis.

Les autres rôles seront joués par MM. ALFRED, POCHIN, et Meses FÉLICIE, DESIRÉE et ARGENTINE.

## BALLETS

Au 6<sup>e</sup> tableau :  
**LES FLEURS ANIMÉES**  
Ballet français, — exécuté par  
Meses V. MAGNY, BOTALLI et FÉLICIE DELAN.

Au 12<sup>e</sup> tableau :  
**LES PATINEURS**  
Ballet russe, — exécuté par  
M. JOHN BLICK et tout le corps de ballet.

Au 14<sup>e</sup> tableau :  
**FLORE ET ZEPHIR**  
Pas de deux, dansée par Meses V. MAGNY et FÉLICIE DELAN.

Au 16<sup>e</sup> tableau :  
**LES RIFFLEMES**  
Ballet anglais, — exécuté par  
Mlle BOTALLY, et FÉLICIE DELAN.

Au 16<sup>e</sup> tableau :  
**LA BACCHANALE**  
dansée par Mlle LOUISE RAOUL.

Au 17<sup>e</sup> tableau :  
**LA PALERMITAINE**  
Ballet italien, — TARANTELE SICILIENNE,  
Exécuté par tout le corps de ballet.

## NOMENCLATURE DES VINGT ET UN TABLEAUX DE LA PIÈCE

PREMIER ACTE.

1° LA CUISINE DU DIABLE.  
2° GUSMAN NE CONNAIT PLUS D'OBSTACLE.

DEUXIÈME ACTE.

5° L'AVENUE AUX SOUFFLETS.  
6° LES FLEURS ANIMÉES.

TROISIÈME ACTE.

8° LES YEUX INDISCRETS.  
9° LA CHANDELLE MAGIQUE.  
10° DAVID ET GOLIATH.

QUATRIÈME ACTE.

13° DANS LES NUAGES.  
15° LE PALAIS DE L'INDUSTRIE.  
16° BAL MASQUÉ A L'OPERA.

CINQUIÈME ACTE.

17° NIGAUDINOS LEVE UNE ARMÉE.  
18° LE PIED DE MOUTON ET LE PIED DE COCHON.  
19° LA GROTTE DES SOUCIS.  
20° LE PALAIS DES PIERRERIES.

## 21° L'APOTHÉOSE.

LE BALLETT FINAL sera exécuté par trente-deux danseuses, de la Scala de Milan, du Grand-Théâtre de Bologne, de la Pergola de Florence, et de Covent Garden de Londres, avec accompagnement de la *BANDA MILITAIRE* (double orchestre sur la scène et dans la salle), à la manière des théâtres d'Italie.

Coryphées : SOLANGES, CABAN, POLSKA, TOLEDO, PERLA, DAHLIA, DEMARTINI et CHELDI.  
Corps de Ballet : MICHAEL, FIORINI, A. FIORINI cadette, DURAND, CARLOTTA PERLA, DESIRÉE AIMEE, MARTEAU, MEUNIER, JULIE, HENRIETTE, CLAIRE, ROSALIE PERRIN, MICHALET, BUISSET, SCHEINDER, AGATHE, BOURDET, ANNA, MARIA.